

1

Quinze ans après

(Édouard)

« Charognard ». Le mot fut lâché peu avant l'été par les ayants droit de Benjamin. Preuve qu'ils m'ont craint. Et qu'ils avaient quelque chose à défendre... Moi, un charognard ? Non : un modeste éditeur, doublé d'un grand admirateur de Benjamin. Un homme, plus simplement, qui ne faisait rien d'autre que quémander son dû.

Qu'on m'autorise aujourd'hui à raconter cette incursion en Normandie durant laquelle je dus affronter la garde rapprochée de Benjamin Lorca.

C'était le 4 mai 2007, date du quinzième anniversaire de sa mort, à Blonville-sur-mer, non loin de Deauville, station balnéaire archi bourgeoise où Benjamin faisait mine de ne jamais mettre les pieds. C'est plus volontiers de Blonville dont il parlait, son « abri », son « refuge », de la maison aussi où il passait tous ses étés depuis qu'il était né, et enfin de cette plage qu'il a évoquée tant de fois, non pas les côtes majestueuses et accidentées de la

Bretagne, plutôt une plage à la beauté discrète, « la belle fadeur », disait-il. Il y séjournait souvent les dernières années. Ses proches venaient l'y voir, vivre et travailler à ses côtés. Ninon Wagner. Ronan Augé bien sûr. Son frère, j'en doute.

Cette maison, cette plage, il me semblait les connaître par cœur avant même d'y aller tant Benjamin en avait parlé dans ses romans, et tant j'avais lu le moindre de ses textes. À l'exception du dernier, qui n'avait jamais été publié, sur ordre des Cerbère, Ninon au premier chef. Oui l'histoire commence là, du moins celle que j'ai à raconter. En ce 4 mai 2007, débarquant à Blonville, Normandie, pour assister à la messe anniversaire où seraient réunis Ninon, Ronan, frère et parents, mes intentions étaient on ne peut plus claires : on avait pu lire toutes les œuvres de Benjamin sauf une, la dernière que les Cerbère conservaient jalousement (cachaient, devrais-je dire), sans doute parce que contrairement à tous les autres livres de Benjamin il ne s'agissait pas d'un roman mais d'un journal intime.

Or ce journal intime, il me le fallait.

* *
*

Benjamin n'avait jamais écrit que des fictions. Et, bien que s'y sentant à l'étroit, il lui semblait impossible d'en

sortir. On l'entendait souvent dire qu'il ne lisait plus que des écrits autobiographiques, comme l'on contemple tristement un spectacle envié auquel on ne pourra jamais participer. Et il avait beau prétendre que c'était là ce qu'exigeait à présent de lui l'écriture (entendons : écrire et publier un texte totalement autobiographique), il reconnaissait, piteux, qu'il ne se l'autorisait pas. Ce qui le rendit presque stérile sur la fin.

Galey, Guibert, Ernaux, Calet, il les a tous cités, ceux-là qu'il relisait à longueur de temps, il les a tous cités les trois dernières années de sa vie, lors même qu'il répondait à des interviews qui ne concernaient plus tant la littérature que la tournée théâtrale entreprise avec Ronan, et lors même qu'on lui demandait en fin d'entretien :

« Et vous, Benjamin Lorca, un nouveau livre ?

— Non. Pas de nouveau livre. »

Il se contentait de lire comme le ferait un enfant puni au fond d'une impasse, un dimanche où l'on sait qu'il n'arrivera rien.

Alors quel choc ce fut pour moi d'apprendre l'existence de ce journal... L'unique et inédite concession de Benjamin à l'autobiographie croupissait donc au fond d'un tiroir, ou plus vraisemblablement au fond d'un ordinateur, depuis quinze ans...

Bien sûr qu'il me le fallait ce journal. Pas tant dans l'idée de le publier d'ailleurs. Mais pour le lire. Avec le secret espoir d'y figurer. On ne peut rien vous cacher.

(...)